

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2018

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages numérotées de 1/6 à 6/6.**

L'usage des calculatrices est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, 1951

Texte B : Emile ZOLA, *L'Œuvre*, chapitre 9, 1886

Texte C : Louis ARAGON, *Aurélien*, Epilogue, chapitre IV, 1944

Texte A : Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, 1951

Marguerite Yourcenar imagine qu'au soir de sa vie, l'empereur romain Hadrien écrit ses mémoires sous forme d'une longue lettre adressée à Marc, son petit-fils adoptif âgé de dix-sept ans. L'extrait proposé est le début du roman.

Mon cher Marc,

Je suis descendu ce matin chez mon médecin Hermogène, qui vient de rentrer à la Villa après un assez long voyage en Asie. L'examen devait se faire à jeun : nous avons pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis couché sur un lit après
5 m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. Je t'épargne des détails qui te seraient aussi désagréables qu'à moi-même, et la description du corps d'un homme qui avance en âge et s'appête à mourir d'une hydropisie du cœur. Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène, alarmé malgré lui par les progrès si rapides du mal, et prêt à en rejeter le blâme sur le jeune lollas qui m'a soigné en
10 son absence. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs¹, triste amalgame de lymphe et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. Paix... J'aime
15 mon corps ; il m'a bien servi, et de toutes les façons, et je ne lui marchandé pas les soins nécessaires. Mais je ne compte plus, comme Hermogène prétend encore le faire, sur les vertus merveilleuses des plantes, le dosage exact de sels minéraux qu'il est allé chercher en Orient. Cet homme pourtant si fin m'a débité de vagues formules de réconfort, trop banales pour tromper personne ; il sait combien je hais ce genre d'imposture, mais on n'a
20 pas impunément exercé la médecine pendant plus de trente ans. Je pardonne à ce bon serviteur cette tentative pour me cacher ma mort. Hermogène est savant ; il est même sage ; sa probité² est bien supérieure à celle d'un vulgaire médecin de cour. J'aurai pour lot d'être le plus soigné des malades. Mais nul ne peut dépasser les limites prescrites ; mes jambes enflées ne me soutiennent plus pendant les longues cérémonies romaines ; je suffoque ; et
25 j'ai soixante ans.

Ne t'y trompe pas : je ne suis pas encore assez faible pour céder aux imaginations de la peur, presque aussi absurdes que celles de l'espérance, et assurément beaucoup plus pénibles. S'il fallait m'abuser, j'aimerais mieux que ce fût dans le sens de la confiance ; je
30 n'y perdrai pas plus, et j'en souffrirai moins. Ce terme³ si voisin n'est pas nécessairement immédiat ; je me couche encore chaque nuit avec l'espoir d'atteindre au matin. A l'intérieur des limites infranchissables dont je parlais tout à l'heure, je puis défendre ma position pied à pied, et même regagner quelques pouces du terrain perdu. Je n'en suis pas moins arrivé à l'âge où la vie, pour chaque homme, est une défaite acceptée. Dire que mes jours sont comptés ne signifie rien ; il en fut toujours ainsi ; il en est ainsi pour nous tous.

¹ Humeurs : liquides du corps.

² Sa probité : son honnêteté morale.

³ « Ce terme » désigne ici la fin de sa vie.

Texte B : Emile ZOLA, *L'Œuvre*, chapitre 9, 1886

Le peintre Claude Lantier travaille à un très grand tableau comportant une figure féminine nue pour laquelle il fait poser son épouse Christine. Il ne parvient pas à obtenir le résultat souhaité et repense alors au tout premier tableau, très réussi, qu'il avait réalisé d'elle des années auparavant.

« Aussi, ma chère, tu n'es plus comme là-bas, quai de Bourbon¹. Ah ! mais, plus du tout ! ... C'est très drôle, tu as eu la poitrine mûre de bonne heure. Je me souviens de ma surprise, quand je t'ai vue avec une gorge² de vraie femme, tandis que le reste gardait la finesse grêle de l'enfance... Et si souple, et si frais, une éclosion de bouton, un charme de printemps... Certes, oui, tu peux t'en flatter, ton corps a été bigrement bien ! »

Il ne disait pas ces choses pour la blesser, il parlait simplement en observateur, fermant les yeux à demi, causant de son corps comme d'une pièce d'étude³ qui s'abîmait.

« Le ton⁴ est toujours splendide, mais le dessin, non, non, ce n'est plus ça ! ... Les jambes, oh ! les jambes, très bien encore : c'est ce qui s'en va en dernier, chez la femme... Seulement, le ventre et les seins, dame ! ça se gâte. Ainsi, regarde-toi dans la glace : il y a là, près des aisselles, des poches qui se gonflent, et ça n'a rien de beau. Va, tu peux chercher sur son corps, à elle, ces poches n'y sont pas. »

D'un regard tendre, il désignait la figure couchée⁵ ; et il conclut :

« Ce n'est point ta faute, mais c'est évidemment ça qui me fiche dedans... Ah ! pas de chance ! »

Elle écoutait, elle chancelait, dans son chagrin. Ces heures de pose, dont elle avait déjà tant souffert, tournaient maintenant à un supplice intolérable. Quelle était donc cette nouvelle invention, de l'accabler, avec sa jeunesse, de souffler sur sa jalousie, en lui donnant le regret empoisonné de sa beauté disparue ? Voilà qu'elle devenait sa propre rivale, qu'elle ne pouvait plus regarder son ancienne image, sans être mordue au cœur d'une envie mauvaise ! Ah ! que cette image, cette étude faite d'après elle, avait pesé sur son existence ! Tout son malheur était là : sa gorge montrée d'abord dans son sommeil ; puis, son corps vierge dévêtu librement, en une minute de tendresse charitable ; puis, ce don d'elle-même, après les rires de la foule, huant sa nudité⁶ ; puis, sa vie entière, son abaissement à ce métier de modèle, où elle avait perdu jusqu'à l'amour de son mari. Et elle renaissait, cette image, elle ressuscitait, plus vivante qu'elle, pour achever de la tuer ; car il n'y avait désormais qu'une œuvre, c'était la femme couchée de l'ancienne toile qui se relevait à présent, dans la femme debout du nouveau tableau.

Alors, à chaque séance, Christine se sentit vieillir. Elle abaissait sur elle des regards troubles, elle croyait voir se creuser des rides, se déformer les lignes pures. Jamais elle ne s'était étudiée ainsi, elle avait la honte et le dégoût de son corps, ce désespoir infini des femmes ardentes, lorsque l'amour les quitte avec leur beauté. Était-ce donc pour cela qu'il ne l'aimait plus, qu'il allait passer les nuits chez d'autres, et qu'il se réfugiait dans la passion hors nature de son œuvre ? Elle en perdait l'intelligence nette des choses, elle en tombait à une déchéance, vivant en camisole⁷ et en jupe sales, n'ayant plus la coquetterie de sa grâce, découragée par cette idée qu'il devenait inutile de lutter, puisqu'elle était vieille.

¹ Le « Quai de Bourbon » désigne l'adresse du domicile où Claude a peint le premier portrait de Christine.

² Gorge : poitrine, seins.

³ Pièce d'étude : sujet d'étude, en peinture.

⁴ Ton : teinte, couleur.

⁵ La figure couchée : Christine endormie figurant sur le premier tableau de Claude.

⁶ Les rires de la foule, huant sa nudité : moqueries du public découvrant, dans une exposition de peinture récente, le grand tableau sur lequel Claude est en train de travailler.

⁷ Camisole : sous-vêtement féminin.

Texte C : Louis ARAGON, *Aurélien*, Epilogue, chapitre IV, 1944

Aurélien et Bérénice se sont rencontrés en 1922 et ont alors vécu une brève et intense liaison amoureuse. Ils se retrouvent par hasard en juin 1940 dans le contexte très perturbé du début de la seconde guerre mondiale alors qu'Aurélien s'est engagé dans l'armée.

« Bérénice... »

Que pouvait-il bien dire au-delà de ce nom qui résumait tant de choses informulables ? Elle le comprit, et elle eut un sourire pâle : « Eh bien, oui... Aurélien... cela devait être ainsi... »

5 Il commençait à la mieux voir. Son visage n'était guère changé, durci peut-être, les maxillaires¹ plus marqués. L'expression était demeurée la même. Mais les paupières étaient lourdes, un peu pigmentées. Il y avait aussi que Bérénice était brûlée du soleil. Ses cheveux étaient coiffés autrement, avec des bouclettes devant, une couronne, où le passage du coiffeur était sensible. Peut-être même étaient-ils décolorés. L'essentiel n'était pas cette
10 légère lourdeur de la taille, mais bien dans le visage : un secret perdu, l'éclat peut-être. Bérénice mettait beaucoup plus de rouge à ses lèvres qu'autrefois. Elle avait dû en remettre avant de rentrer dans la chambre jaune. Aurélien baissa les yeux.

« Cela devait être ainsi... » répéta-t-il, et il remarqua ses pieds déchaussés et eut le sursaut de l'homme qui va se lever. Elle l'arrêta.

15 « Restez donc tranquille, mon ami, vous n'allez pas faire des manières avec moi... » De vieux amis. Il ne l'avait plus revue depuis Giverny, au printemps 23, cela faisait quoi ? Il dit : « Nous pourrions avoir un fils de dix-sept ans », et elle détourna la tête. Il en profita : « Bérénice... Pourquoi ne m'avoir jamais écrit... jamais répondu ?

20 – Vos lettres sont venues bien tard. Elles tombaient n'importe quand. Et si je vous avais répondu, qu'est-ce que cela aurait changé ? D'ailleurs je vous ai répondu... Je vous ai écrit, Aurélien, tous les jours de ma vie...

– Mais je n'ai jamais rien reçu !

– Bien sûr, puisque je n'ai rien envoyé... Jamais. »

25 Elle devait avoir quarante-deux ans. Cette robe beige, toute droite, ne l'avantageait pas, ses bras avaient un peu maigri, et la petite pèlerine d'où ils sortaient, sans manche, arrondissait inutilement les épaules. Les doigts fébriles d'Aurélien remontaient lentement sur l'un des bras frais. L'étrange chose ! Il ne pouvait plus du tout penser à Georgette². Il ne savait plus de quoi Georgette avait l'air. « Il faudrait, – dit Bérénice, – que votre régiment reste ici assez longtemps pour que vous puissiez vous reposer... »

30 Tout revint dans cette phrase, la guerre, la retraite, les Allemands qui allaient arriver à R... si l'armistice n'était pas immédiatement signé, et il traînait, cet armistice... et le sentiment de sa faiblesse, à Aurélien, la fièvre dans ses veines... Les circonstances de la rencontre déferlaient sur cette rencontre comme une vague d'équinoxe. Les circonstances prenaient une importance exagérée. Les circonstances. Il allait dire une phrase, il en dit une
35 autre : « Edmond³ a passé par ici ? » Elle fit oui des paupières, de ces paupières brunies où il y avait de petites taches plus claires, des paillettes presque. Ce n'était plus une jeune femme. Elle dut le lire dans ses yeux, elle eut un geste des épaules et des bras, pour protéger ses seins du regard de l'homme. Il dit : « Vous ne m'aviez pas oublié ? »

Et, comme le silence était pénible, il dut ajouter : « Nous avons gâché notre vie... »

¹ Les maxillaires : les mâchoires.

² Georgette : l'épouse d'Aurélien.

³ Edmond : un ami d'Aurélien que Bérénice connaît également.

ÉCRITURE

I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Comment les textes du corpus mettent-ils en évidence le regard des personnages sur le vieillissement ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire

Vous commenterez l'extrait d'Emile Zola (texte B).

Dissertation

Les personnages de roman ont-ils pour seul rôle de faire réfléchir le lecteur à sa condition d'être humain ?

Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus, sur ceux que vous avez étudiés et sur vos lectures personnelles.

Invention

Le soir, après sa rencontre avec Aurélien (texte C), Bérénice dresse, dans son journal intime, tout en confiant ses émotions, le portrait de cet homme qu'elle vient de retrouver. Votre texte comportera au moins une soixantaine de lignes.